



HAL
open science

Suicide et culture sociétale en Bretagne

Ronan Le Coadic

► **To cite this version:**

| Ronan Le Coadic. Suicide et culture sociétale en Bretagne. 2022. hal-03718791

HAL Id: hal-03718791

<https://hal.science/hal-03718791>

Preprint submitted on 9 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Suicide et culture sociétale en Bretagne

Ronan LE COADIC

Professeur à l'Université Rennes 2

Unité de recherche Celtic-BLM

ronan.lecoadic@univ-rennes2.fr

<https://lecoadic.net>

Peut-on être à la fois heureux et suicidaire ? Cela paraît illogique. Il semblerait pourtant que ce soit le cas des Bretons.

Ils se disent heureux, en effet. Ainsi, selon le « Baromètre des Territoires » (Institut Montaigne, 2019)¹, 72 % d'entre eux se déclarent heureux (- 1 par rapport à la moyenne française) et surtout, ils affirment qu'il fait « bon vivre » en Bretagne (75 %, + 9 par rapport à la moyenne ; première région de France) ; ils témoignent de l'entraide et de la fraternité qui règnent en Bretagne (42 %, + 9), de l'importance des initiatives individuelles et collectives pour animer la vie locale (40 %, + 7) et de la confiance qu'ils éprouvent envers les personnes qui les entourent (56 %, + 5) ; enfin, ils citent des émotions positives pour décrire leur état d'esprit : sérénité (39 %, + 6 ; première région de France) et confiance (37 %, + 4).

Or, ces mêmes Bretons se montrent particulièrement suicidaires : selon Santé publique France, en effet, ils détiennent le taux de suicide le plus élevé de tout l'Hexagone : 40,2 pour 100 000 habitants chez les hommes en 2015 – soit 54 % de plus que la moyenne française – et 11,2 pour 100 000 habitants chez les femmes – 46 % de plus que la moyenne française – (Santé publique France, 2019, p. 3). À l'échelle planétaire, si on le comparait aux taux recueillis dans les États par l'Organisation mondiale de la santé en 1995, le taux de suicide breton se situerait au sixième rang mondial pour les hommes et au troisième rang mondial pour les femmes, juste après la Hongrie dans les deux cas².

La coexistence de ces deux tendances est invraisemblable. Serait-ce que les statistiques du suicide sont inexactes ? Certes, c'est avec prudence que les comparaisons doivent être effectuées car la façon dont les données sont déclarées peut induire des biais. En France, selon l'Observatoire national du suicide, « une partie des écarts observés entre les taux régionaux de suicide sont liés à la sous-estimation considérable du nombre de suicides dans certaines régions comme l'Île-de-France ou encore Rhône-Alpes » (Observatoire national du suicide, 2016, p. 31). Rien n'indique cependant que – dans l'absolu –, les données collectées en Bretagne soient inexactes.

Se pourrait-il alors qu'il existe vraiment une corrélation positive entre niveau de bonheur et taux de suicide ? Dépassant le paradoxe, c'est bien ce qu'une vaste étude internationale a démontré en 2011. Se fondant sur des données relatives à plus d'un million d'Américains répartis à travers tout le territoire des États-Unis, d'une part, et sur une comparaison entre quinze pays, d'autre part, les auteurs ont en effet mis en évidence que « les régions “plus heureuses” ont un pourcentage plus élevé de suicides » (Daly et al., 2011, p. 436). L'explication qu'ils envisagent est la suivante : « Les personnes mécontentes dans un endroit heureux peuvent se sentir particulièrement maltraitées par la vie. Ces sombres contrastes peuvent à leur tour augmenter le risque de suicide » (Daly et al., 2011, p. 440). Les résultats de cette étude sont

¹ J'ai choisi de mentionner les résultats du premier baromètre, publié en 2019, plutôt que ceux de 2021 afin que les données – issues d'une enquête réalisée en 2018 – soient aussi compatibles que possible avec les chiffres du suicide les plus récents dont je dispose, et qui datent de 2015. Cependant, les tendances constatées en 2018-2019 se maintiennent (cf. Sociovision, 2021).

² Les taux de suicide de l'OMS sont mis à notre disposition pour 1995 par BAUDELLOT Christian et ESTABLET Roger, *Suicide. L'envers de notre monde*, Paris, Seuil, 2006, p. 110. Ceux de la Bretagne pour la même année sont fournis par PIQUET Odile, *Décès par suicide en Bretagne : les effectifs et les taux au cours de la période 1980-1995*, Rennes, ORS Bretagne, 1995, p. 10.

conformes à ceux d'une autre étude, qui a montré, en Italie, que les taux de suicide des chômeurs sont plus élevés dans les régions à faible taux de chômage (Platt, Micciolo, et Tansella, 1992).

On comprend dès lors que, lorsque j'écrivais, *supra*, que les Bretons sont « à la fois » heureux et suicidaires, il s'agissait d'un abus de langage. En réalité, en se fondant sur les études ci-dessus, il semblerait plutôt que ce soit parce qu'une impression de bien-être, d'entraide et de fraternité est répandue dans la société bretonne que ceux qui s'en sentent exclus en viennent à se trouver particulièrement malheureux.

Lever le paradoxe de la corrélation positive entre bonheur apparent et suicide n'explique cependant pas tout, bien au contraire. Ce n'est qu'un premier pas. D'où vient le fait qu'une si forte proportion de Bretons se sente exclue de la solidarité ambiante ? Et surtout, pourquoi ces personnes vont-elles jusqu'à mettre fin à leurs jours ?

Existerait-il en Bretagne une tradition culturelle de la mort volontaire, comparable à celle du *seppuku* au Japon ? Certes, comme les samouraïs du Japon féodal, les Bretons de l'Antiquité (ainsi que les autres Celtes) se suicidaient sur le champ de bataille en cas de défaite, regardant comme un opprobre de survivre à celui pour la vie duquel ils avaient dévoué leur vie (Voisin, 2009). Cette tradition a cependant disparu dès la fin de l'Antiquité, en même temps que le druidisme. Le christianisme, qui lui a succédé, considère quant à lui le suicide comme un péché mortel contre soi, contre les autres et contre Dieu. C'est pourquoi, jusqu'à récemment, les suicidés étaient privés de funérailles religieuses et devaient être enterrés à l'extérieur du cimetière.

Par conséquent, dans la Bretagne profondément chrétienne de jadis, la réprobation du suicide était grande. À tel point, selon Anatole Le Braz dans la *Légende de la mort*, qu'on ne touchait pas à un homme qui s'était volontairement donné la mort, laissant son corps se décomposer sur place (Le Braz, 1928/1980, t. II p. 14)... Quant aux « âmes des pendus [elles] étaient condamnées à demeurer entre ciel et enfer, pour l'éternité » (Le Braz, 1928/1980, t. II, p. 8-9). Le peuple bas-breton, cependant, faisait preuve de mansuétude envers les femmes raptées qui préféraient se donner la mort qu'être violées. Dans les *gwerziou* (complaintes), le suicide « n'est jamais présenté sous l'angle de la réprobation, mais comme un moindre mal face à un danger plus grand encore : la perte de son honneur » (Guillourel, 2010, p. 205). En dehors de ce cas spécifique, toutefois, le suicide paraît avoir été fortement réprouvé par la société bretonne catholique. Sans doute est-ce largement pour cela que la Bretagne était au début du XX^e siècle l'une des régions les moins frappées de France par le suicide (Durkheim, 1897/1988 ; Fillaut, 2002).

Mais que s'est-il donc passé en un siècle pour que la Bretagne bascule d'un extrême à l'autre et que, de région parmi les moins suicidaires de l'Hexagone, elle se métamorphose en région la plus suicidaire ? C'est ce à quoi nous allons réfléchir à présent, en examinant successivement les bouleversements qui ont affecté la société bretonne, les altérations qu'ils ont pu susciter et les errements qui y sont associés.

Bouleversements

En 1979, la poétesse Anjela Duval se dépeignait ironiquement comme « triplement demeurée : demeurée bretonne, demeurée chrétienne, demeurée terrienne... » (Duval & Le Guen, 2018, p. 49). Par ces mots, elle évoquait sa résistance aux trois mutations majeures qui emportaient la société bretonne sous ses yeux : le reflux de la langue bretonne, le délaissement de la religion catholique et la mutation des campagnes. Commençons par la religion.

La religion a été délaissée

La Bretagne constitua jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'une des régions les plus catholiques de France – sans l'être toutefois uniformément. La communauté chrétienne bretonne était

conduite par un clergé abondant dont l'autorité pouvait parfois « s'exalter jusqu'au despotisme » (Le Gallo, 1987, p. 151). Or, au cours du XX^e siècle, la Bretagne se sécularise rapidement. Alors que 84 % des Bretons se déclaraient catholiques en 1996, il n'en reste plus que 67 % en 2009. En outre, alors que 80 % des Bretons assistaient à la messe dans les années 1950 (30 % dans les zones de faible pratique), il n'en reste plus que 5 % en 2009, pas plus que la moyenne française (Tranvouez, 2014).

La langue a cessé d'être transmise

Vilipendée à partir de la Terreur, puis combattue activement à partir de la Troisième République, la langue bretonne persistait à être employée à la fin du XIX^e siècle par 98 % de la population de Basse-Bretagne¹ (Broudic, 1995, p. 351). Celle-ci constituait non seulement une communauté linguistique mais un isolat, le breton étant la seule langue celtique parlée sur le continent européen. Or, à partir des années 1950, dans un contexte de mutation sociale généralisée, les efforts de l'État finissent par payer et la population se détourne de sa langue au profit du seul français. De toutes les langues de France, c'est le breton dont le taux de transmission s'effondre le plus soudainement (Héran, Filhon, et Deprez, 2002).

Le mode de vie a été métamorphosé

Au début du XX^e siècle, la communauté paysanne demeurait le cœur d'une Bretagne majoritairement rurale. Au lendemain de la Libération, l'élan de modernisation qui se répand dans les campagnes européennes distingue la Bretagne par son exceptionnelle vigueur. Une partie des Bretons mise tout sur l'école et l'exode rural ; l'académie de Rennes obtient depuis lors les meilleurs résultats de France. Ceux qui restent à la terre modernisent leur outil de production à un rythme effréné, tournant le dos aux pratiques de leurs parents. Les campagnes se dépeuplent, le nombre d'exploitations agricoles diminue à un rythme soutenu, le paysage rural est bouleversé par le remembrement, la population agricole diminue et vieillit et la communauté agraire tend à se diluer. Aujourd'hui, le néoruralisme se développe et les résidences secondaires mitent l'espace.

Ce qui soudait la population rurale bretonne en une communauté unie s'effondre donc rapidement à partir des années 1950. Il ne s'agit certes pas d'une spécificité bretonne. De toute la France, cependant, c'est en Bretagne que le rythme des bouleversements s'est avéré le plus brutal, dans tous les domaines (religieux, linguistique et agraire). Quelles altérations ces brusques mutations ont-elles pu générer, qui seraient éventuellement de nature à favoriser une propension au suicide ?

Altérations

Déstructuration

Rude et souvent autoritaire, le clergé breton avait puissamment et efficacement encadré la population pendant des siècles². Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale encore, c'est la Jeunesse agricole catholique (JAC), animée par de jeunes prêtres et particulièrement implantée dans les terres catholiques du Léon³ et du Vannetais⁴, qui joua le rôle de fer de lance de la modernisation de l'agriculture bretonne. Donc, quand, à partir de la fin des années 1960, la population s'est mise à se détacher de la religion à un rythme soutenu, elle s'est, par là même, départie de son encadrement traditionnel – le clergé, ce « tuteur rigoureux, qui soutient, contraint et punit » (Le Gallo, 1987, p. 151) – pour gagner en autonomie, en réflexivité et en

¹ La Basse-Bretagne, située à l'ouest d'une ligne qui va de Plouha à Vannes, est la partie de la Bretagne où l'on parle traditionnellement breton.

² Moins, cependant, dans la « diagonale contestataire » (Flatrès, 1986, p. 14), qui va du Trégor (ouest des Côtes-d'Armor) au pays bigouden (Finistère sud), où son influence a commencé à s'atténuer précocement.

³ Finistère Nord.

⁴ Morbihan.

individualisme, avec tout ce que la représente, à la fois, de liberté et de charge mentale. Est-ce que la mutation linguistique a entraîné un impact de même nature sur la société ?

Appauvrissement affectif

L'arrêt soudain de la transmission linguistique a généré un appauvrissement du discours affectif. En effet, la génération de parents qui a renoncé à parler sa langue maternelle à ses enfants ne disposait pas en français – langue apprise – d'un registre d'expression des sentiments et des émotions aussi riches que celui dont ses parents avaient usé avec elle, en breton, au cours de son enfance. Les générations ultérieures en ont retiré, explique le neuropsychiatre Jean-Jacques Kress, « une difficulté plus grande d'expression portant tout particulièrement sur le domaine de l'affectivité, des relations interhumaines, de la sensibilité individuelle » (Kress, 1986, p. 54). Il s'agit selon lui d'un traumatisme psychique qui, « à l'échelle d'une société, a occasionné des chocs et des frustrations étendus sur plusieurs générations et qui a surtout produit des effets radicaux entre les générations elles-mêmes » (Kress, 1986, p. 59). Peut-être, toutefois, n'est-ce pas le seul traumatisme que la société bretonne ait eu à subir ?

Troubles psychotraumatiques et aliénation

Jean-Yves Broudic ne pense pas que la substitution du français au breton ait joué un rôle déterminant dans l'importance du suicide en Bretagne car elle relèverait simplement, selon lui, du « désir d'une autre langue » (J.-Y. Broudic, 2008, 216). C'est faire peu de cas des méthodes coercitives et humiliantes par lesquelles le français a été imposé aux enfants dans les écoles pendant des décennies (An Du, 2000 ; Milin, 2022). Aux yeux de cet auteur, la Grande Guerre serait seule à l'origine des comportements autodestructeurs des Bretons. On conçoit certes l'importance considérable du choc traumatique que celle-ci a généré. Pourquoi, cependant, l'auteur passe-t-il totalement sous silence le traumatisme des autres guerres, surtout les guerres coloniales – et tout particulièrement la guerre d'Algérie ? Cette dernière a pourtant très profondément marqué les Bretons (Grall, 1994 ; Keineg, 2008, 13). Quoi qu'il en soit, aux graves troubles traumatiques que le déchaînement de violence des guerres a engendrés est venu s'ajouter le mécanisme pervers de l'aliénation consentie. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en effet, les Bretons ont compris et intégré que, pour parvenir à l'ascension sociale, et à ce qui était, à l'époque, considéré comme « le progrès », il leur fallait procéder à un changement radical de culture, au sens anthropologique de ce terme¹. Ils ont donc désavoué le legs de leurs parents, dans tous les domaines (habitat, mobilier, habillement, coutumes, pratique religieuse, mode d'exploitation agricole, etc.) ; ils ont effectué un « suicide linguistique » (D. Beck et Lam, 2008) et, selon les termes du professeur Kress, ils ont fait « offrande » de leurs enfants à une autre culture par un « mécanisme sacrificiel » (Kress, 1986, p. 53). Ces efforts ont donné les fruits escomptés en matière de promotion sociale mais quel impact l'aliénation consentie a-t-elle pu exercer sur les comportements ?

Se pourrait-il que cette aliénation, ainsi que les troubles psychotraumatiques et les autres altérations que nous venons d'examiner, aient contribué à créer à bas bruit un contexte mortifère en Bretagne ?

Errements

D'une autodestruction à l'autre

À la fin du XIX^e siècle, en contexte d'acculturation, le penchant ancien des Bretons pour l'ivresse s'était mué en alcoolisme (Fillaut, 1998). Cependant, après s'être aggravé pendant des décennies, l'éthylisme chronique a commencé à décroître en Bretagne à partir des années 1970, à mesure que le suicide se développait. Tout s'est passé comme si, à l'autodestruction collective associée à la désagrégation de la communauté rurale, succédait, dans une société atomisée, une

¹ C'est-à-dire au sens de l'ensemble des connaissances et des comportements qui caractérisent une société humaine.

autodestruction individuelle. D'autres comportements morbides se sont, en outre, ajoutés aux précédents. Désormais, en effet, c'est en Bretagne que le tabagisme quotidien des jeunes de dix-sept ans est le plus élevé de France (Costes, 2007, p. 28), que l'usage régulier de cannabis est le plus élevé d'Europe (F. Beck, 2005) et que l'expérimentation de produits inhalants (colles et solvants), de champignons hallucinogènes ainsi que de LSD sont les plus élevées de France (F. Beck et al., 2005, p. 88). Tout cela serait-il révélateur d'une fragilité bretonne ?

Fragilité ethnique ?

Pour Yves le Gallo, le peuple breton serait porteur d'une « sorte de fragilité ethnique » (Le Gallo, 1987, p. 174) à laquelle seul le clergé lui aurait permis d'échapper par le passé : « il faut reconnaître au clergé bas-breton le mérite d'avoir tenu à bout de bras un peuple paysan, seul et solitaire, qui, privé de sa tutelle, se fût dissocié (Le Gallo, 1992, p. 39). » On conçoit, certes, qu'une forte intégration religieuse préserve du suicide (Durkheim, 1897/1988, p. 173). En revanche, quelle est donc cette « fragilité ethnique » qu'évoque Y. Le Gallo et qui fait écho à la « fragilité identitaire » ou à la « fragilité narcissique » mentionnées par un rapport sur *La sursuicidité en Bretagne* (Barbançon, 2002, p. 86, 98 et 113) ? De telles expressions laissent à penser que les Bretons pourraient être porteurs d'une vulnérabilité endogène. C'est possible. Toutefois, n'auraient-ils pas surtout été fragilisés par des facteurs exogènes ?

Ou effet habituel de la domination étatique ?

« L'existence de sentiments d'infériorité et d'une haine de soi morbide est largement attestée dans tous les groupes minoritaires », écrit Erik Erikson (Erikson, 1968/1978, p. 324). Il s'ensuit que les comportements d'autodestruction (alcoolisme, suicide ou consommation de drogue) sont particulièrement répandus chez ces groupes minoritaires, comme diverses études épidémiologiques ont pu le montrer (Baldwin, 1984 ; Spiegler, 1993 ; Feldman & Wilson, 1997 ; Wheeler et al., 2001 ; McKenzie et al., 2003 ; Vontress et al., 2007 ; McKenzie, 2012 ; Azuero et al., 2017 ; Pollock et al., 2018). Peut-on croire que les groupes minoritaires soient tous frappés de « fragilité ethnique » ? Ne seraient-ils pas plutôt meurtris par la destruction intentionnelle de leurs cultures (Jaulin, 1974, p. 9), c'est-à-dire par l'ethnocide dont ils sont victimes et qui constitue, selon Pierre Clastres, « le mode normal d'existence » des États occidentaux (Clastres, 1974, p. 107) ?

Conclusion

Le suicide est un acte individuel dont les motivations et facteurs sont complexes. Sur le plan statistique, il s'agit d'une exception (Baudelot & Estabiet, 2006, p. 251). On sait cependant, depuis les travaux d'Émile Durkheim, que la sociologie peut participer à l'éclairer. De fait, certaines variables dont il avait montré qu'elles préservent du suicide (le fort degré d'intégration religieuse, le faible niveau d'instruction...) étaient très présentes en Bretagne au début du xx^e siècle puis se sont dissipées. Cela a certainement contribué à la progression du suicide dans la péninsule au fil du siècle ; et sans doute en va-t-il de même du vieillissement de la population et de la montée du chômage de longue durée.

Cependant, d'un point de vue plus global, c'est toute la culture sociétale bretonne qui s'est trouvée désintégrée en un siècle : « une culture qui offre à ses membres des modes de vie, porteurs de sens, qui modulent l'ensemble des activités humaines, au niveau de la société, de l'éducation, de la religion, des loisirs et de la vie économique, dans les sphères publique et privée » (Kymlicka, 2001, p. 115).

Longtemps combattue avec détermination par l'État français dans ses dimensions les plus saillantes (la langue et la religion), objet de dénigrement et de moqueries (Le Coadic, 2012), cette culture sociétale a longtemps été rejetée par les Bretons eux-mêmes, qui en étaient honteux et préféreraient se laisser assimiler. Il est possible que cela ait, plus ou moins inconsciemment, généré une perte d'estime de soi collective (la fameuse « fragilité » ethnique, identitaire ou

narcissique des Bretons qu'évoquent plusieurs auteurs), de nature à constituer un terreau favorable à des comportements d'autodestruction, dont le suicide.

Cette perte d'estime de soi (ou « fragilité ») perdurera-t-elle aussi longtemps qu'en Bretagne les âmes des morts – *an Anaon* – sont censées demeurer auprès de leurs descendants avant de quitter ce monde, à savoir neuf générations (Pelras, 2001, 244) ? Ou bien – comme le tassement récent de la courbe du suicide semble en attester – est-elle déjà sur le point de disparaître, délogée par le regain de fierté que la renaissance culturelle a enclenché à partir des années 1970 ? Il est bien difficile d'établir de tels pronostics. En revanche, sans en surestimer l'importance, il pourrait être judicieux que les personnels de santé qui travaillent sur le suicide aujourd'hui en Bretagne intègrent la dimension culturelle à leur réflexion.

Bibliographie

- AN DU C., *Histoire d'un interdit : le breton à l'école*. Hor Yezh, Lannion, 2000.
- AZUERO A.J., ARREAZA-KAUFMAN D., CORIAT J., TASSINARI S., FARIA A., CASTAÑEDA-CARDONA C., ROSSELLI D., ET AL., « Suicide in the Indigenous Population of Latin America : A Systematic Review », *Revista Colombiana de Psiquiatría*, tome XLVI, N°4, décembre, 2017, p. 237-242.
- BALDWIN J.A., « African Self-Consciousness and the Mental Health of African-Americans », *Journal of Black Studies*, tome XV, N° 2, décembre, 1984, p. 177-194.
- BARBANÇON Y., « La sursuicidité en Bretagne - Synthèse générale ».
- BAUDELLOT C. et ESTABLET R., *Suicide. L'envers de notre monde*. Seuil. Paris, 2006.
- BECK D. et LAM Y., « Language loss and linguistic suicide : A case study from the Sierra Norte de Puebla, Mexico », *Toronto Working Papers in Linguistics*, tome XXVII janvier, janvier, 2008, p. 1-12.
- BECK F., « Les jeunes Bretons recherchent l'ivresse », *Ouest-France*, juillet 7.
- BECK F., LEGLEYE S. et SPILKA S., *Extrait du rapport « Atlas régional des consommations de produits psychoactifs des jeunes Français », exploitation régionale de l'enquête ESCAPAD 2002/2003*. Observatoire français des drogues et des toxicomanies, Paris, 2005.
- BROUDIC F., *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1995.
- BROUDIC J.-Y., *Suicide et alcoolisme en Bretagne au XX^e siècle : Sociologie-Histoire-Psychanalyse*. Éditions Apogée, 2008.
- CLASTRES P., « De l'Ethnocide », *L'Homme*, tome XIV, N° 3/4, 1974, p. 101-110.
- COSTES J.-M., *Cannabis, données essentielles*. OFDT, Saint-Denis-La Plaine, 2007.
- DALY M.C., OSWALD A.J., WILSON D. et WU S., « Dark Contrasts : The Paradox of High Rates of Suicide in Happy Places », *Journal of Economic Behavior & Organization*, tome LXXX, N° 3, décembre, 2011, p. 435-442.
- DURKHEIM É., *Le suicide*. Nouv. éd. Presses Universitaires de France (PUF), 1897/1988.
- DUVAL A. et LE GUEN C., *Anjela - Roman graphique bilingue*. Mignoned Anjela, Lannion, 2018.
- ERIKSON E., *Adolescence et crise : la quête de l'identité*. Flammarion, Paris, 1968/1978.
- FELDMAN M. et WILSON A., « Adolescent Suicidality in Urban Minorities and Its Relationship to Conduct Disorders, Depression, and Separation Anxiety », *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, tome XXXVI, N° 1, janvier, 1997, p. 75-84.
- FILLAUT T., *Les Bretons et l'alcool : XIX^e XX^e siècle*. Éditions de l'École Nationale de la Santé Publique (ENSP), 1998.
- , « La sursuicidité en Bretagne - Annexe 4 - approche historique ».
- FLATRES P., *La Bretagne*. PUF, Paris, 1986.

- GRALL X., *La génération du djebel*. Le Bateau-livre, Quimperlé, 1994.
- GUILLOREL E., *La complainte et la plainte : chanson, justice, cultures en Bretagne XVI^e-XVIII^e siècles*. Presses Universitaires de Rennes (PUR), Rennes, 2010.
- HERAN F., FILHON A. et DEPREZ C., « La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle », *Populations et société*, n° 376 (février), février, 2002, p. 1-4.
- INSTITUT MONTAIGNE, « Baromètre des territoires 2019 », *Institut Montaigne*. février. doi : <https://www.institutmontaigne.org/blog/barometre-des-territoires-2019-bretagne>.
- JAULIN R., éd., *La Décivilisation : politique et pratique de l'ethnocide*. Collection L'Humanité complexe. Éditions Complexe diffusion Presses universitaires de France, Bruxelles Paris, 1974.
- KEINIG P., *Les trucs sont démolis : Une anthologie, 1967-2005*. 1^{er} édition. Le Temps qu'il fait, Cognac, 2008.
- KRESS J.-J., « Incidences subjectives des changements de langue régionale », *Permanence de la langue bretonne : de la linguistique à la psychanalyse*, Philippe Carrer (Éd.), 45-63. Anthropologie médicale. Institut Culturel Bretagne, Rennes, 1986.
- KYMLICKA W., *La Citoyenneté multiculturelle*. La Découverte, Paris, 2001.
- LE BRAZ A., *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*. Laffitte Reprints, Marseille, 1928/1980.
- LE COADIC R., « Tout est bon dans le Breton », *Ethnologie française*, tome XLII, n° 4, 2012, p. 697-709.
- LE GALLO Y., « Basse-Bretagne et Bas-Bretons (1800-1870) », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Jean Balcou et Yves Le Gallo (Éd.). Vol. 2. Champion-Slatkine, Paris-Genève, 1987.
- , « Les Bretons et leur corps », *La Santé en Bretagne des origines à nos jours*, Jean Pecker, Jean-Loup Avril, et Jean Faivre (Éd.), 19-42. Hervas, Paris, 1992.
- MCKENZIE K., « Suicide studies in ethnic minorities : improving the science to help develop policy », *Ethnicity & Health*, tome XVII, N° 1/2, janvier, 2012, p. 7-11.
- MCKENZIE K., SERFATY M. et CRAWFORD M., « Suicide in Ethnic Minority Groups », *British Journal of Psychiatry*, tome CLXXXIII, N° 2, août, 2003, p. 100-101.
- MILIN R., « Histoire et processus d'implantation de la langue française dans les régions de l'hexagone et les colonies françaises d'Afrique subsaharienne - Les cas de la Bretagne et du Sénégal ». Thèse soutenue en 2022.
- OBSERVATOIRE NATIONAL DU SUICIDE, « Suicide. Connaître pour prévenir : dimensions nationales, locales et associatives ». 2.
- PELRAS C., *Goulien, commune bretonne du cap Sizun : entre XIX^e siècle et III^e millénaire*. Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2001.
- PIQUET O., *Décès par suicide en Bretagne : les effectifs et les taux au cours de la période 1980-1995*. ORS Bretagne, Rennes, 1995.
- PLATT S., MICCIOLO R. et TANSELLA M., « Suicide and Unemployment in Italy : Description, Analysis and Interpretation of Recent Trends », *Social Science & Medicine*, tome XXXIV, N° 11, juin, 1992, p. 1191-1201.
- POLLOCK N.J., NAICKER K., LORO A., MULAY S. et COLMAN I., « Global Incidence of Suicide among Indigenous Peoples : A Systematic Review », *BMC Medicine*, tome XVI, N° 1, décembre, 2018, p. 145.
- SANTE PUBLIQUE FRANCE, « Conduites suicidaires en Bretagne », *Bulletin de santé publique*, février, février, 2019.
- SOCIOVISION, « Régions - La grande enquête. L'unité dans la diversité : les régions, une passion française ».
- SPIEGLER D., *Alcohol Use Among U. S. Ethnic Minorities*. DIANE Publishing, 1993.
- TRANVOUEZ Y., *Religion[s] en Bretagne aujourd'hui*. Centre de recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne Occidentale ; Institut culturel de Bretagne, Brest ; Vannes, 2014.

VOISIN J.-L., « La mort volontaire du vaincu chez les Celtes : du lac Vadimon au Galate du Capitole », *Mélanges de l'école française de Rome*, tome CXXI, N° 2, 2009, p. 395-405.

VONTRESS C.E., WOODLAND C.E. et EPP L., « Cultural Dysthymia : An Unrecognized Disorder Among African Americans ? », *Journal of Multicultural Counseling and Development*, tome XXXV, N° 3, 2007, p. 130-141.

WHEELER S.C., BLAIR W., JARVIS G. et PETTY R.E., « Think Unto Others : The Self-Destructive Impact of Negative Racial Stereotypes », *Journal of Experimental Social Psychology*, tome XXXVII, 2001, p. 173-180.

Résumé

Que s'est-il passé en Bretagne au fil du XX^e siècle pour que l'une des régions les moins suicidaires de l'Hexagone soit devenue la plus suicidaire de toutes ? Nul ne peut répondre avec certitude à cette question tant le phénomène suicidaire est complexe. Il se peut toutefois que les bouleversements socioculturels brutaux que la péninsule a connus, ayant déstructuré et altéré sa « culture sociétale », aient fragilisé l'estime de soi collective de la population au point de favoriser des comportements d'autodestruction.

Mots-clés

Alcoolisme, Bretagne, culture, culture sociétale, État, ethnocide, langue bretonne, minorités, religion, suicide.

Sommaire

Bouleversements	2
La religion a été délaissée	2
La langue a cessé d'être transmise	3
Le mode de vie a été métamorphosé	3
Altérations	3
Déstructuration	3
Appauvrissement affectif.....	4
Troubles psychotraumatiques et aliénation	4
Errements	4
D'une autodestruction à l'autre.....	4
Fragilité ethnique ?	5
Ou effet habituel de la domination étatique ?	5
Conclusion	5
Bibliographie	6
Résumé	8
Mots-clés	8